



HAL
open science

Vision didactique et traductologique des règles et exceptions de l'inversion

Sylvia Boyer

► **To cite this version:**

Sylvia Boyer. Vision didactique et traductologique des règles et exceptions de l'inversion. Travaux & documents, 2012, C'est l'exception qui confirme la règle?, 41, pp.103–108. hal-02185244

HAL Id: hal-02185244

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02185244>

Submitted on 20 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vision didactique et traductologique des règles et exceptions de l'inversion

Sylvia BOYER, DOCTORANTE
CRLHOI, UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

L'inversion désigne communément l'action de placer des mots dans un ordre différent de celui de la règle d'usage. Les Français partent du général pour aller vers le détail, et les Allemands agissent inversement. Le grammairien du XVII^e siècle, Vaugelas, parle de « situation forcée »¹ par rapport à une « construction naturelle ou situation naturelle des paroles »² et pour son confrère Nicolas Mercier, dans *le Manuel des Grammairiens*, il s'agit d'un « renversement de l'ordre naturel des mots d'un discours, en sorte qu'il semble y avoir quelque confusion »³. Cette vision ordonnée de la langue, de sa syntaxe, remonte à avant la fameuse grammaire logique de Port-Royal. Ainsi, l'ordre des mots va correspondre à l'importance donnée aux éléments, et ce selon une vision ethnocentriste. En allemand, l'information la plus importante arrive souvent en dernier lieu. C'est ce que nous remarquons notamment avec l'apparition du prédicat, du verbe conjugué, en fin de proposition subordonnée. Le locuteur étranger se heurte souvent à cet état de choses et plaisante souvent sur le fait qu'on ne comprend rien à l'allemand tant que le germanophone n'a pas terminé sa phrase. Mais ne peut-on réellement pas percevoir le sens des mots par une sorte d'anticipation qui serait induite par d'autres éléments ? L'accès au sens est-il pour ainsi dire vraiment « retardé » en allemand ?

L'inversion en allemand, telle qu'elle est perçue par un francophone, constitue pour ce dernier un écart, une exception à la règle française établie. Ainsi, les verbes conjugués vont se retrouver en fin de proposition subordonnée, ce qui va gêner considérablement l'apprenant français. La traduction va également en être plus ou moins facilitée, selon le cas.

Ce n'est pourtant pas le cas. En effet, l'ordre de la règle d'usage, syntaxiquement parlant, ou pour ce qui touche à la composition des mots en allemand est celui que les Français considèrent comme étant l'écart. Par conséquent, l'inversion, pour un Allemand, correspondra plus à la vision du Français, à l'ordre syntaxique de sa langue française, et ne viendra pas handicaper la tâche du traducteur, car ce qui est inversion pour un Allemand, ce qui déroge à la règle d'usage de l'allemand, devient conforme à la règle d'usage du français. Je vous propose donc d'analyser des exemples selon qu'ils appartiennent à la catégorie

¹ Ulrich Ricken, *Grammaire et philosophie au siècle des lumières*, Lille : Presses Univ. Septentrion, 1978, p. 16.

² *Ibid.*

³ Nicolas Mercier, in *Grammaire et philosophie au siècle des lumières*, Ulrich Ricken (éd.), *ibid.*

du groupe nominal, et surtout des mots composés, du cas de « l'inversion du sujet », et surtout ceux illustrant la place du verbe conjugué en finale dans les propositions subordonnées.

LA STRUCTURE RÉGRESSIVE AU SEIN DU GROUPE NOMINAL

La construction des mots en allemand surprend souvent les apprenants. L'enseignement attire l'attention de ces derniers sur le fait qu'on ne doit traduire un mot qu'en suivant un ordre allant de la droite vers la gauche. C'est ce que nous appelons la structure régressive, cet adjectif « régressif » illustrant des pas sur lesquels on revient, et nous renvoyant à une représentation qui équivaut à une inversion pour un francophone.

Si nous prenons l'exemple du mot *die Lebensbedingungen*, nous le décomposons par *Bedingung*, « la condition », ici au pluriel, puis, *Leben*, « la vie », la copule « s » étant juste un moyen de relier les deux mots pour des raisons de facilitation de la prononciation.

Leben/s/bedingung/en



La traduction attendue est donc « les conditions de vie ».

Il est vrai qu'on parle souvent, et justement, d'un rapport de déterminant à déterminé mais l'approche didactique ne me semble pas venir pour autant nier ce sens de la lecture.

Prenons un autre exemple : *der Perlenschmuck*. *Schmuck*, signifiant « le bijou », sera caractérisé par le premier terme du mot composé si on suit l'ordre naturel d'une lecture pour un Français, de gauche à droite. Ce premier terme désigne ici la matière dont est fait le bijou en question, à savoir de perles. Le contexte ou la mise en contexte permettra ensuite de traduire par « le collier de perles ». Le concept sémiotique saussurien nous donne la possibilité de distinguer le signifiant, c'est-à-dire le mot lui-même, ici « Perlenschmuck », du signifié, ici, un bijou en perles. Ces deux faces du « signe » constituent ainsi une seule et même entité en renvoyant à un référent précis, à une réalité concrète. Nous obtenons alors une triade sémantique.

La difficulté traductologique se situe donc bien à deux niveaux : d'abord, celui de la « lecture » régressive, puis celui de la mise en contexte, d'un renvoi au référent. Le premier cas ne demande pas d'effort insurmontable. Le deuxième, en revanche, appelle le concept d'interprétation.

Tout comme le traducteur et traductologue français Antoine Berman l'exprima dans son œuvre *L'épreuve de l'étranger*, je suis d'avis que la traduction a

pour but d'« ouvrir au niveau de l'écrit un certain rapport à l'Autre, féconder le Propre par la médiation de l'Étranger »¹. Un dialogue s'instaure alors entre texte et lecteur, mais chaque lecteur pouvant interpréter différemment, la « tâche du traducteur »², pour reprendre le titre d'un essai du philosophe et écrivain allemand Walter Benjamin, est alors unique, mais les traductions sont forcément multiples. Berman reprendra également les écrits d'Hölderlin, auteur allemand du début du XIX^e siècle, et parlera alors de « traduction dialogique ».

Dans la catégorie du groupe nominal, l'adjectif épithète a une place sur laquelle nous devons porter toute notre attention lorsque nous traduisons du français à l'allemand, et de l'allemand au français. Par exemple, les expressions françaises « un homme grand » et « un grand homme » ne renvoient pas du tout à la même réalité. Je proposerai en effet une traduction allemande utilisant deux adjectifs allemands pour un seul mot en français, respectivement donc, *ein grosser Mann* et *ein bedeutender Mann*. La traduction en général, et en allemand dans ce cas, va donc dépendre de cet aspect extérieur à la langue qui lui est pourtant inhérent : le contexte.

L'inversion de l'adjectif se comprend ici non pas comme un écart par rapport au français, mais comme un des cas les moins courants. En allemand, la place lui étant assignée est toujours celle précédant le substantif quand sa fonction est celle d'épithète, si nous mettons la prose lyrique de côté, où nous retrouvons, il est vrai, des cas d'adjectifs postposés, ces cas constituant tout de même des exceptions.

La vraie « inversion » se réalise alors au moment même du passage d'une berge à l'autre, pour reprendre l'image du verbe allemand *übersetzen* signifiant « traduire », mais aussi désignant l'action du passeur qui guide sa barque d'une rive à l'autre.

Cette « inversion » est communément appliquée au sujet en français, et je vous propose donc ma deuxième partie sur l'inversion du sujet.

« L'INVERSION DU SUJET »

Cette inversion apparaît donc dans deux cas en français : si le sujet est un pronom personnel ou s'il est un nom. Lorsque le sujet est un pronom, l'inversion est obligatoire sauf pour le pronom personnel « je » qui ne peut être inversé qu'avec les verbes « dire », « devoir », « faire », « pouvoir », « savoir », « aller » ou « voir ». Lorsque le sujet est un nom, l'inversion entre dans le domaine de la simple possibilité, et ce dans la plupart des cas, mais, lorsqu'il est précédé de « pourquoi », « en combien de temps », « pendant combien de temps », ou quand le verbe a un complément, il faut réaliser ce qu'on appelle

¹ Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, Paris : Gallimard, 1995, p. 16.

² Walter Benjamin, *Œuvres I*, Paris : Gallimard, 2000.

une « inversion complexe », c'est-à-dire qu'on associe dans une seule phrase, le sujet nominal à son pronom personnel correspondant.

Ex : Pourquoi votre père part-il ?

Cette inversion apparaît en français surtout dans les énoncés interrogatifs et après certaines expressions (« peut-être », « sans doute », « aussi »...). L'inversion du sujet en allemand apparaît très souvent, mais elle n'est « inversion », comme nous l'avons déjà dit, que pour le francophone. En effet, si nous prenons le cas des phrases dites « catégoriques » pour reprendre la tradition philosophique aristotélicienne, c'est-à-dire composées clairement d'un sujet et d'un prédicat : dans les propositions principales en allemand, le verbe conjugué est toujours en deuxième position. Cela sous-entend que « tout » peut prendre la première position, ce qui se traduit souvent par une place du sujet grammatical en troisième position. Ce sujet correspond en fait à la notion aristotélicienne « d'argument ». La quatrième position pour le sujet est aussi possible si le complément d'objet direct apparaît sous sa forme de pronom personnel alors que le sujet de l'action est un groupe nominal. Prenons l'exemple suivant *In diesem Augenblick jedoch berührte ihn das Gefühl des Schwimmens* [...]¹.

La langue allemande, surtout depuis les théories du linguiste suisse du XIX^e siècle Ferdinand de Saussure, nous apparaît décomposée en groupes syntaxiques, des blocs définis par une nature et une fonction. Nous avons donc dans cet exemple un complément circonstanciel de temps, auquel est accolé un lexème sans marque de catégorie adversatif agissant directement sur le premier élément de ce groupe prenant la première position. La deuxième position arrive donc avec le verbe conjugué, *berührte*. La place suivante est généralement occupée par le sujet grammatical qui est ici *das Gefühl des Schwimmens*, renvoyé en quatrième position dans cet exemple, « inversé » pour ainsi dire, puisque le pronom personnel à l'accusatif l'y oblige. En allemand, le verbe conjugué occupe donc une place bien importante à côté du type et du mode de la phrase. La traduction que je proposerai, « pourtant à cet instant lui vint la sensation d'être comme en train de nager », nous fait visualiser le personnage de Thomas Mann, Gustav von Aschenbach, se trouvant sur une gondole mais semblant ne faire qu'un avec l'élément marin. Cette traduction met donc en évidence le besoin en français de faire passer le complément d'objet direct avant le verbe.

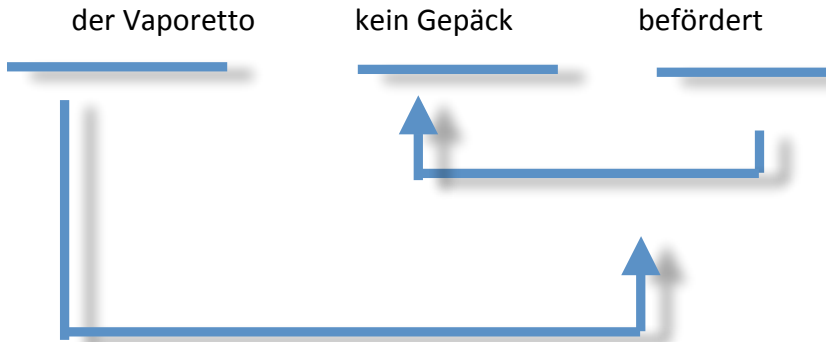
Mais la situation de traduction qui pose le plus de problèmes à un apprenant francophone est bien celle de la proposition subordonnée. Le Français ne comprend généralement pas cette « manie » qu'ont les Allemands de mettre leur verbe conjugué en fin de proposition subordonnée, sujet donc de ma troisième partie.

¹ Thomas Mann, *Der Tod in Venedig*, Frankfurt am Main : S. Fischer, 1992, p. 35.

LE VERBE CONJUGUÉ EN FINALE

Le verbe conjugué en allemand est alors, et cela selon le point de vue bien français, « rejeté » en finale, alors qu'il occupe tout bonnement la place qui lui revient « naturellement », selon la règle d'usage : la structure de la syntaxe allemande étant une structure régressive avec une place de l'action occupée par le verbe conjugué en finale. Certains modèles linguistiques montrent bien que chaque groupe est dépendant du précédent suivant l'ordre inverse de la « lecture » française.

L'exemple suivant, *Weil der Vaporetto kein Gepäck befördert*¹ (« parce que le vaporetto ne prend pas de bagages »), correspond au schéma suivant :



La sémantique des verbes peut aussi, en s'appuyant également sur le contexte, être pressentie, et l'ordre des autres groupes syntaxiques dans la phrase va ainsi diriger la mise en relief de certains éléments. Nous avons l'exemple suivant : *Weil in jenem der Gott sei*². Cette proposition subordonnée causale pourrait être traduite sans même savoir que le verbe « être » apparaît en finale. Les groupes syntaxiques qui le précèdent sont sémantiquement parlants, très explicites. En effet, le groupe *in jenem* permet de situer, de localiser ; ici il s'agira de l'intérieur de tout un chacun. *Der Gott*, sujet du verbe, se laisse lui facilement traduire par « Dieu ». À part le cas où l'auteur veut être particulièrement précis, il n'est pas difficile d'imaginer, ou plutôt d'appeler à soi, d'anticiper le verbe à venir, ou du moins une action neutre.

Nous avons également le cas où le verbe est absent, mais où l'action est sous-entendue avec un verbe de modalité comme *wollen*, « vouloir ». Dans le cas de *wollen*, nous avons des exemples comme *Willst du nach München ?* qui sous-

¹ Thomas Mann, *op. cit.*, p. 44.

² Thomas Mann, *op. cit.*, p. 86.

entend *Willst du nach München fahren ?*, « Veux-tu aller à Munich ? ». La seule présence de la préposition *nach* indiquant que le sujet de l'action effectuée un déplacement dans la direction de Munich suffit à faire comprendre que le verbe normalement attendu est lui aussi un verbe de déplacement. L'idée est donc anticipée avant l'apparition réelle du verbe. L'action désignée précisément apparaîtra bien évidemment « en situation », pour reprendre une expression du monde didactique, autrement dit, dans un contexte.

Certains cas, comme les propositions subordonnées telles que la complétive sans *dass*, la conditionnelle sans *wenn*, la comparaison avec *als*, ou la subordonnée avec le double infinitif, respectent l'ordre naturel pour un Français. Quelle différence ressent-on alors entre les différentes tournures, au niveau du ressenti, au niveau de l'interprétation ?

Nous ne pouvons que supposer que le verbe neutre, qui n'apparaît qu'en fin, attire l'attention sur le reste de la phrase. À l'oral, on choisira aussi peut-être plus volontiers une structure équivalente à la structure française si le prédicat est plus important. L'importance est, comme l'a indiqué Antoine Berman¹, le ressenti de l'Autre, du lecteur, ou devrais-je dire, des lecteurs. La diversité d'un lectorat multiplie en effet les ressentis et les interprétations.

L'inversion est donc peut-être plus facile à traduire qu'on ne croit puisque la vision ethnocentriste des sociétés fait que chacune d'entre elles juge sa voisine à l'aune de la sienne. La différence linguistique rebute l'apprenant qui se retrouve par conséquent dans une situation de difficultés amplifiées au moment de la traduction. L'important pourtant en traduction et en traductologie en général, est de s'ouvrir à l'Autre, à l'Étranger, comme le signalait déjà Antoine Berman. Cette appréhension plus positive du texte source à traduire, dans le sens où la culture de l'autre est la première instance à suivre, permet alors un rapprochement plus aisé du traducteur avec son texte en faisant naître le fameux *Sprachgefühl*, ce sentiment intuitif de la langue.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENJAMIN, Walter, *Œuvres I*, Paris : Gallimard, 2000.
 BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger*, Paris : Gallimard, 1995.
 MANN, Thomas, *Der Tod in Venedig*, Frankfurt am Main : S. Fischer, 1992.
 RICKEN, Ulrich, *Grammaire et philosophie au siècle des lumières*, Lille : Presses Univ. Septentrion, 1978.

¹ Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger*, *op. cit.*